



**HAL**  
open science

# La mémoire de l'Antiquité classique à l'époque romaine tardive (du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle)

Claude Lepelley

► **To cite this version:**

Claude Lepelley. La mémoire de l'Antiquité classique à l'époque romaine tardive (du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle). Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 2000, La mémoire de l'Antiquité dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, VIII, pp.15-24. hal-02910854

**HAL Id: hal-02910854**

**<https://hal.science/hal-02910854v1>**

Submitted on 3 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La mémoire de l'Antiquité classique à l'époque romaine tardive (du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle)

par Claude LEPELLEY

**B**alzac a écrit un roman méconnu intitulé *Le cabinet des antiques*. Il y met en scène une société aristocratique provinciale (dans le Sancerrois) qui maintenait vers 1820 tous les usages, les opinions, les modes de l'Ancien Régime, refusant donc l'évolution advenue en France depuis la Révolution. Quand Macrobe écrivait les *Saturnales* dans les années 420-430, il évoquait une manière de cabinet des antiques. En 383, les plus grands aristocrates lettrés et païens de Rome se réunissaient les uns chez les autres à l'occasion de la fête des Saturnales : chez Vettius Agorius Praetextatus, chez Virius Nicomachus Flavianus, chez Aurelius Symmachus. On dissertait à perte de vue de religion, d'histoire, de philologie, on commentait le grand Virgile. L'érudit Servius participait à ces débats en tant qu'expert et savant professionnel. Quand Macrobe écrivait, une quarantaine d'années plus tard, ces protagonistes de la réaction païenne étaient morts, et depuis les dernières années du IV<sup>e</sup> siècle, le culte païen avait été interdit. Le livre de Macrobe exprimait d'abord la nostalgie du temps où les tenants de la religion traditionnelle pouvait s'exprimer librement à Rome, dans le cercle de Symmaque<sup>1</sup>. Les derniers païens persistaient à considérer le christianisme comme une religion bonne pour des ignorants et des barbares, et son triomphe devait, à leurs yeux, amener la ruine de la culture, puisque, selon eux, les chrétiens négligeaient les textes littéraires

classiques. L'un des sermons inédits de saint Augustin qu'a découverts François Dolbeau, datable d'environ 404, met en scène un Carthaginois païen qui déclarait que, s'il se convertissait au christianisme, il deviendrait « ce qu'est sa concierge (*ostiaria* : la femme esclave qui gardait sa porte), et non ce que fut Platon, ce que fut Pythagore<sup>2</sup> ». Heureusement pour le destin de la culture, ces lettrés païens se trompaient, et nous verrons que la conversion ne détourna nullement leurs descendants de l'amour des auteurs classiques.

Nous devons beaucoup à ces aristocrates de la Rome tardive pour la transmission manuscrite des auteurs latins classiques. En effet, ils constituèrent des bibliothèques où ils rassemblèrent leurs œuvres, sous la forme de *codices* de parchemin, supports beaucoup plus maniables et durables que les anciens *volumina* de papyrus. De même s'était imposée une écriture élégante et claire, que nous nommons l'onciale et la semi-onciale, ancêtres de la minuscule caroline. Ce que nous connaissons des œuvres des écrivains classiques correspond au choix fait par ces lettrés tardifs pour leurs bibliothèques. Certes, ils lisaient des œuvres qui ne nous sont pas parvenues, ainsi l'*Hortensius* de Cicéron, si cher à saint Augustin, ou les *Antiquités Divines* de Varron, d'où il tira sa documentation pour la

<sup>1</sup> Sur Macrobe et son œuvre, voir J. FLAMANT, *Macrobe et le néo-platonisme latin*, Leyde, 1977.

<sup>2</sup> AUGUSTIN, sermon Mayence 62 = DOLBEAU 26, 59, dans *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, Coll. des Études Augustiniennes, Antiquité, 147, 1996, p. 413 (« et hoc futurum sum quod est ostiaria mea, ac non potius quod fuit Plato, quod fuit Pythagoras »).

*Cité de Dieu*. Pourtant, pour l'essentiel, l'anthologie que ces nobles romains païens avaient constituée correspondait en gros au contenu de la collection Budé. Les plus anciens livres antiques qui nous sont parvenus sont des épaves de leurs bibliothèques (mis à part, bien entendu, les papyrus retrouvés en Égypte)<sup>3</sup>.

Leur passion pour ces auteurs anciens les avaient amenés à un véritable travail de philologue. Dans l'épithaphe métrique de Prétextat, composée par sa veuve Paulina, on peut lire un éloge du défunt (mort en 384), où sont évoquées ses fonctions publiques, et surtout sa ferveur religieuse païenne, les multiples initiations qu'il reçut et auxquelles il associa son épouse. Mais on lit aussi les vers suivants : « *Tu namque quidquid lingua utraque est proditum / cura soforum, porta quis caeli patet, / vel quae periti condidere carmina, / vel quae solutis vocibus sunt edita, / meliora reddis quam legendo sumpseras* ». Soit : « Quoi qu'on ait produit en l'une et l'autre langue, par les soins de gens savants grâce auxquels est ouverte la porte du ciel, les poèmes que créèrent des auteurs experts ou tout ce qui a été publié en prose, tu les restitues meilleurs que tu ne les avais reçus pour les lire<sup>4</sup> ». Ce labeur de philologue, corrigeant les fautes des manuscrits en vue d'une nouvelle et meilleure édition, est attesté par les *suscriptiones* qu'on peut lire sur les *codices* antiques tardifs qui nous sont parvenus (ou sur des copies plus récentes qui les ont reproduites). Les plus célèbres sont sur le manuscrit de la première décade de Tite Live.

Ainsi : *Nichomachus Flavianus v(ir) c(larissimus) ter praef(ectus) urbi emendavi apud Hennam*. Il s'agit du fils de Nicomaque Flavien, l'ami de Symmaque l'orateur et son associé à la tête de la réaction païenne, Nicomaque Flavien le Jeune<sup>5</sup>, qui avait donc accompli son travail d'*emendatio* à Henna, ville située au centre de la Sicile où les *Nicomachi Flaviani* possédaient assurément une villa, du type de celle de Piazza Armerina.

L'épisode du « Songe de Scipion » (qu'on peut lire dans *De Republica* de Cicéron) eut un grand succès dans le monde romain tardif<sup>6</sup>. Sur un manuscrit du commentaire qu'en donna Macrobe, on lit la souscription suivante : *Aurelius Memmius Symmachus, v(ir) c(larissimus), emendabam vel distinguebam, meum (exemplar) Ravennae, cum Macrobio Eudoxio v(iro) c(larissimo)*. Il s'agit de l'arrière petit-fils de Symmaque, préfet de la Ville en 476 et en 495, consul en 485, qui fut le beau-père de Boèce<sup>7</sup>, assisté du petit-fils de Macrobe. *Emendebam* signifie évidemment « je corrigeais » (les fautes du manuscrit source) ; *distinguebam* ne peut signifier que « je distinguais », c'est à dire j'ai séparé les mots, j'ai ponctué. Lettré et érudit comme son ancêtre, Memmius Symmachus était chrétien. L'évêque de Pavie Ennodius lui écrivit en ces termes : « Vale in Christo nostro, romanae gentis nobilitas<sup>8</sup> ! ». La conversion, on le voit, n'avait pas altéré le goût de ces aristocrates pour les belles-lettres.

<sup>3</sup> Sur cette question, se reporter à L.D. REYNOLDS et N.G. WILSON, *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins*, trad. franç., Paris, CNRS, 1984, p. 23-29 (*Scribes and Scholars : a Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford, 1974). Voir aussi G. CAVALLO, *Libri, editori e pubblico nel mondo antico*, Rome-Bari, Laterza, 1977, p. 83-132.

<sup>4</sup> Vers 8-12. *CIL*, VI, 1779 ; DESSAU, *ILS*, 1259.

<sup>5</sup> Il fut préfet de la Ville de Rome vers 392-394, puis en 399-400, et enfin en 408 (*PLRE*, I, p. 345-347). Une autre souscription sur le même manuscrit est due à son fils Nichomachus Dexter.

<sup>6</sup> Dans *De Republica*, VI, 8-26. Ce texte traite de l'héroïsation, par l'immortalité dans les sphères astrales, acquise par les grands hommes qui servirent bien leur cité.

<sup>7</sup> *PLRE*, II, p. 1044-1046.

<sup>8</sup> ENNODIUS, *ep.* VII, 25.

Ce travail de copie sur *codices* des auteurs anciens, en capitales dites improprement rustiques (rarement<sup>9</sup>) et en onciales ou semi-onciales, continua en Italie jusqu'au premier tiers du VI<sup>e</sup> siècle ; nous savons qu'il alimentait un commerce de librairie<sup>10</sup>. Cette phase initiale antique de la transmission manuscrite, due au goût de l'aristocratie lettrée, dura donc en Italie du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la désastreuse guerre opposant les Byzantins aux Ostrogoths, et jusqu'à l'invasion lombarde. Le déclin ultérieur est fort perceptible du fait de la multiplication des palimpsestes aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Le parchemin était une matière coûteuse : on lavait donc ou on grattait des textes jugés sans intérêt, pour écrire par dessus des textes estimés utiles : ainsi le *De Republica* de Cicéron (écrit en onciales au V<sup>e</sup> siècle) a été retrouvé par Angelo Mai au début du XIX<sup>e</sup> siècle sous des *Enarrationes in psalmos* de saint Augustin, copiées au VII<sup>e</sup> siècle. Les auteurs païens furent alors sacrifiés, moins par hostilité que du fait que personne ne les lisait plus. Après l'étonnant relais des moines britanniques ou irlandais, la transmission devait reprendre à l'époque carolingienne.

Après le rappel de ces faits bien connu, je voudrais poser une question, amorce de nos débats futurs. Peut-on considérer ou non l'action des lettrés antiques tardifs, du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, pour copier, publier, commenter, diffuser les auteurs latins classiques, comme un processus comparable à celui de la renaissance carolingienne, comme une première renaissance humaniste ?

J'exposerai d'abord les arguments qui s'opposent à cette interprétation.

1. La transmission de la culture, en premier lieu par le système scolaire, n'avait pas subi d'interruption depuis le Haut-Empire. Il n'y avait donc pas, de véritable « redécouverte<sup>11</sup> ».

2. Les modifications intervenues au Bas-Empire dans la hiérarchie des ordres et les rapports sociaux, si profondes qu'elles aient été, n'avaient pas amené de rupture réelle dans le système aristocratique. Même quand ils étaient de noblesse relativement récente – ainsi Symmaque – les sénateurs s'inscrivaient dans la tradition clarissime romaine.

3. Jusqu'au début du V<sup>e</sup> siècle, la fidélité de ces aristocrates à la religion traditionnelle accentuait ce caractère de continuité. Leurs descendants devinrent chrétiens au V<sup>e</sup> siècle, mais cette conversion n'amena pas de modification de leur comportement social (soit leur esprit de caste et leur mode de vie) et culturel.

Il semble donc qu'on puisse interpréter le phénomène humaniste de l'Antiquité tardive comme une continuité, une permanence, au plus comme un engouement accru pour un patrimoine culturel qui ne fut jamais vraiment occulté. Dans sa thèse sur « saint Augustin et la fin de la culture antique », publiée en 1938, Marrou dit qu'il avait voulu d'abord chercher chez Augustin les prémices de cette culture médiévale qu'il devait si profondément marquer. Or il avait en fait rencontré « un rhéteur antique, un disciple de Cicéron, un lointain élève d'Isocrate<sup>12</sup> ». Marrou vit d'abord dans cette

<sup>9</sup> C'est le cas pour le Virgile de la Bibliothèque Vaticane, datable du V<sup>e</sup> siècle ou du début du VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>10</sup> Sur ces questions, voir H.-I. MARROU, « La technique de l'édition à l'époque patristique », *Vigiliae Christianae*, 1949, p. 208-224 = *Patristique et humanisme*, Paris, 1976, p. 239-252.

<sup>11</sup> La démonstration fut faite par H.-I. MARROU, dans son *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, et par P. RICHIÉ, dans *Éducation et culture dans l'Occident barbare*.

<sup>12</sup> H.-I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1938, p. 543-544.

permanence un indice de dessèchement, d'appauvrissement par l'imitation stérile de modèles anciens, une sclérose, en bref une décadence. Dans sa *Retractatio* de 1949, il jugea qu'il n'y avait là que « les jugements péremptoires d'un jeune barbare<sup>13</sup> », incapable de saisir la beauté et la subtilité de cette culture rhétorique, tant dans son héritage immuable que dans les nouveaux raffinements introduits par la sensibilité propre à l'Antiquité tardive.

En bref, la similitude entre l'humanisme antique tardif et la renaissance carolingienne se bornerait à l'aspect philologique, codicologique. Certes, il s'agissait des deux chaînons essentiels de la transmission manuscrite des textes antiques, l'utilisation à l'époque antique tardive du *codex* de parchemin et de l'écriture onciale rendant cette première étape décisive. Il serait toutefois contestable de parler ici de mémoire dans l'Antiquité, puisque le monde antique demeurait, non immuable, certes, mais pourtant bien vivant et nullement réduit à un simple souvenir.

Il me semble cependant que nous devons bel et bien commencer notre étude sur la mémoire de l'Antiquité dès les siècles du Bas-Empire, et voici les arguments que j'avance en faveur de cette proposition.

1. Les auteurs que nos lettrés tardifs faisaient recopier, qu'ils commentaient et « éditaient », étaient presque exclusivement les écrivains latins du I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne : Cicéron et Virgile d'abord, puis Salluste, César et Tite Live, et, pour les poètes, Catulle et Ovide. C'étaient les auteurs qu'on étudiait dans les classes des gram-

mairiens et des rhéteurs, ceux qu'on savait par cœur, qu'on citait à tout propos, littéralement ou par réminiscence. Ils restèrent les auteurs chers à nos professeurs de latin, ceux qui écrivaient le « bon » latin classique, de plus en plus éloigné à l'époque tardive de la langue parlée, même dans les milieux instruits. Le goût presque exclusif des lettrés du Bas-Empire pour ces auteurs vieux d'un demi-millénaire impliquait sans nul doute une attitude humaniste, le désir de régénérer le présent par l'exemple antique.

2. Les références historiques qu'affectionnaient ces lettrés romains tardifs concernaient l'histoire de la Rome républicaine ou celle de la Rome archaïque, à propos de laquelle on ne cherchait nullement à faire le tri entre légende et histoire. L'époque impériale paraît avoir suscité bien moins d'intérêt : les *exempla* sont toujours antérieurs, ceux des grands hommes de la Rome primitive ou de la République, conformément au mythe des Vieux-Romains vertueux et exemplaires. Ceci valait autant pour les chrétiens que pour les païens : on le voit bien dans la *Cité de Dieu*, où les multiples exemples historiques évoqués par Augustin sont toujours pré-impériaux<sup>14</sup>.

3. C'est dans le milieu aristocratique lettré païen de Rome que fut écrite sous des noms d'emprunt par un unique auteur, à l'extrême fin du IV<sup>e</sup> siècle, cette étrange œuvre historique qu'est l'*Histoire Auguste*. L'ouvrage exprimait les idées d'un milieu intellectuel où régnait une triple réaction : contre le despotisme impérial du temps, on

<sup>14</sup> Hervé INGLEBERT donne de multiples exemples de ce goût pour l'histoire pré-impériale dans son livre *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome*, Coll. des Études Augustiniennes, Antiquité, 145, Paris, 1996 (en particulier, pour Augustin, p. 436-455).

<sup>13</sup> *Id.*, *Retractatio*, p. 663-666.

prônait une époque où l'empereur était supposé gouverner avec le Sénat, et où il respectait les apparences républicaines du Principat ; contre la puissance et le prestige grandissant de Constantinople, on exaltait l'Occident latin ; contre les empereurs chrétiens, on louait l'antique tradition païenne. Tel était l'univers mental de Symmaque, de Nicomaque Flavien et de leur cercle, ainsi qu'il s'est exprimé dans les dialogues imaginés par Macrobe dans ses *Saturnales*. Ces gens se complaisaient dans un passé qu'ils auraient voulu faire revivre. Linguistiquement, ils prônaient un latin classique qui devenait une langue morte, et ils créèrent en fait une langue de grands rhétoriciens souvent obscure, d'une subtilité extrême, d'une grande difficulté : une langue que seuls des groupes restreints de lettrés pouvaient comprendre. Leurs goûts littéraires privilégiaient, on l'a dit, les auteurs classiques, qu'ils éditaient. Ajoutons qu'ils appréciaient un néo-classicisme plastique, à contre-courant des goûts artistiques du temps. L'exemple le plus probant est un diptyque d'ivoire qui ornait avant la Révolution un reliquaire du XIII<sup>e</sup> siècle conservé dans l'église de Montier-en-Der (Haute-Marne), et qui est partagé aujourd'hui entre le musée de Cluny de Paris et le Victoria and Albert Museum de Londres (voir planche p. 20). On lit sur feuillet de Londres *Symmachorum*, sur celui de Cluny *Nicomachorum* : le diptyque commémorait probablement le mariage du fils de Nicomaque Flavien et de la fille de Symmaque, en 388 ou 389<sup>15</sup>. Sur le feuillet conservé à Londres on voit une prêtresse de Bacchus sacrifiant à Jupiter ; sur le feuillet conservé au musée de Cluny, une prêtresse

de Cérès sacrifiant à Cybèle. Outre qu'il manifeste de manière éclatante la réaction païenne, cet objet révèle un goût esthétique classicisant<sup>16</sup>. On ne saurait tout ramener à la religion, soit à la longue fidélité de ces sénateurs au paganisme : il faut prendre en compte leur comportement politique et social, leur culture intellectuelle et artistique, que la conversion au christianisme (sincère ou opportuniste) de leurs descendants ne modifia pas. Dans tous ces domaines, on constate chez eux un refus de l'évolution, donc une manière de rejet du présent les incitant à exalter la mémoire d'un passé idéalisé.

Un point doit être souligné : l'idée de progrès était absente dans le monde antique. L'âge d'or était dans le passé, un passé plus ou moins mythique, le temps présent étant toujours vu comme un « âge de fer ». Les penseurs imaginaient souvent le monde physique ou l'espèce humaine comme un être vivant arrivé à la décrépitude : on vivait la *senectus mundi*<sup>17</sup>. À la lecture de tels écrits, les modernes ont fréquemment interprété comme des témoignages authentiques sur la décadence ce qui n'était que l'expression d'une vision négative du temps. L'auteur de l'*Histoire Auguste* regrettait le Haut-Empire, Tacite la République, Salluste ou Cicéron l'ancienne Rome supposée vertueuse ; en fin de compte, l'âge d'or était celui des Vieux-Romains, le temps de Cincinnatus et de sa charrue.

<sup>16</sup> On peut lire une étude de ce diptyque dans l'ouvrage de Jean-Pierre CAILLET, *L'Antiquité classique, le haut Moyen Âge et Byzance au musée de Cluny*, Paris, R.N.M., 1985, p. 104-107.

<sup>17</sup> On trouve déjà ces considérations au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. chez le poète Lucrèce. Dans son livre sur *La fin du monde antique* (trad. franç., Paris, Gallimard, 1973), Santo MAZZARINO a fait une recension de ce qu'il a appelé « la littérature de lamentations sur la décadence ».

<sup>15</sup> Ou encore le mariage d'une fille ou petite-fille de Nicomaque Flavien avec Memmius Symmachus, fils de Symmaque, advenu en 401. J.-P. Caillet (*op. cit.* note suivante) pense que le propos était purement religieux, et non lié à un mariage.



Feuillet *Symmachorum* du diptyque d'ivoire des Nicomaques et des Symmaques. Fin du IV<sup>e</sup> ou tout début du V<sup>e</sup> siècle (*Victoria and Albert Museum*, Londres). Le feuillet *Nichomachorum* se trouve au Musée de Cluny à Paris. (D. R.)

En conséquence, la *renovatio temporum*, ou la *renovatio imperii*, ne pouvait être qu'un retour au passé : la *reformatio*, une restauration d'une *forma* idéale disparue, donc d'un temps ancien mythifié en âge d'or. Au contraire, les *res novae* ne pouvaient être que catastrophiques, puisque contraires au *mos maiorum* : ce fut un argument essentiel et récurrent opposé au christianisme par ses adversaires. En bref, l'attitude des sénateurs lettrés du temps de Symmaque s'inscrivait dans une longue tradition mentale romaine.

Il semble donc que le parallèle que nous tentons d'établir entre l'humanisme latin de l'Antiquité tardive et la renaissance carolingienne ne concerne pas seulement la codicologie. Certes, les lettrés de ces deux époques ont recherché les manuscrits des vieux auteurs, ils en ont corrigé les fautes, ils ont cherché les bonnes leçons et ils ont fait exécuter des copies soignées. Les uns et les autres ont créé une langue savante et complexe, à usage interne pour leur milieu restreint. Mais ils ont également, à quatre siècles de distance, recherché dans le passé un exemple politique et moral, qu'ils opposèrent à ce qu'ils considéraient comme les erreurs de leur temps. La lecture des auteurs anciens a incité les humanistes carolingiens, qui étaient des moines, à épouser les conceptions de devanciers sénateurs romains païens, à propos d'une *renovatio* qui ne pouvait être qu'une *reformatio*, un retour au passé. On pourrait à bon droit objecter que les structures mentales, politiques et culturelles du monde antique demeuraient vivantes au Bas-Empire, et que leur appréhension n'était donc pas limitée à une mémoire, mais qu'elle constituait une expérience vécue. Cela est vrai, mais nous devons aussi prendre la mesure de l'ampleur des mutations advenues à l'époque romaine tardive : la Rome classique constituait déjà aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles un passé largement révolu,

objet d'étude et de nostalgie. Il est donc légitime et pertinent de commencer une réflexion sur la mémoire de l'Antiquité à l'époque impériale tardive, et d'abord parce qu'il s'agissait déjà d'une mémoire savante, acquise à travers les textes littéraires, et que sa transmission supposait déjà un effort philologique, l'œuvre des lettrés romains tardifs, premier chaînon de la longue *traditio* de la littérature antique. Une autre raison est que le propos humaniste n'est pas né à l'époque carolingienne par génération spontanée. Malgré le trou du VII<sup>e</sup> siècle et du début du VIII<sup>e</sup> siècle, l'âge obscur des palimpsestes, il y eut transmission d'une attitude culturelle. L'histoire personnelle de Cassiodore en est la meilleure illustration. Membre de l'aristocratie sénatoriale romaine, ministre des souverains ostrogoths (le roi Théodoric, puis la régente Amalasonthe) pendant plus de trente ans (507-537), Cassiodore chercha à maintenir en Italie la culture classique et l'ancien système scolaire dans leurs cadres traditionnels (la ville, l'aristocratie laïque<sup>18</sup>). Après la désastreuse guerre entre Byzantins et Goths (536-553), bientôt suivie du début de l'invasion lombarde, il se retira sur son domaine de Vivarium, dans le Brutium, l'actuelle Calabre, où il créa un monastère qui devait être un important centre d'études. Il y installa une riche bibliothèque latine et grecque et un *scriptorium* ; il travailla à former des moines aux lettres profanes autant que chrétiennes, à leur enseigner l'art de la copie<sup>19</sup>. À 93 ans, il composa même un traité *De orthographia*, qui leur était destiné. Il réalisa ainsi un programme de sauvegarde et de transmission de

<sup>18</sup> Cf. C. LEPELLEY, « Un éloge nostalgique de la cité classique dans les *Variae* de Cassiodore », dans *Haut Moyen Âge. Culture, éducation et société. Études offertes à Pierre Riché* (publiées par Michel SOT), Paris, 1990, p. 33-47.

<sup>19</sup> Le programme d'études de Vivarium est exposé par Cassiodore dans ses *Institutiones divinarum et humanarum lectionum*.

la culture antique qu'il avait depuis longtemps en tête ; mais au sein d'un monastère, et non plus en ville, dans les écoles traditionnelles ou les salons de l'aristocratie urbaine. Cassiodore appartenait au milieu des aristocrates romains lettrés passionnés par la culture classique. Dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, il se résolut à poursuivre son projet culturel, mais d'une toute autre manière. La longue vie de Cassiodore révèle un trait d'union entre deux entreprises humanistes distinctes et successives, mais cependant continues, et elle nous permet de constater que les renaissances du haut Moyen Âge ont pour racines l'humanisme aristocratique romain tardif.

Une dernière remarque à propos de Cassiodore : il avait rédigé quand il était au service des rois ostrogoths une chronique universelle jusqu'à l'année 519, utilisant aussi bien Tite Live que la *Chronique* d'Eusèbe complétée par Jérôme, ou le chroniqueur de Ravenne. De même à Vivarium, il compila avec son collaborateurs Epiphane le Scolastique l'*Historia Tripartita*, combinant diverses histoires ecclésiastiques (celles de Socrate, de

Sozomène et de Théodoret) pour la période allant de 306 à 439. On sait que c'est de ces compilations chronologiques qu'est issu le calcul approximatif de l'ère chrétienne, grâce au travail de Denys le Petit, disciple de Cassiodore. Les érudits latins chrétiens avaient beaucoup pratiqué le genre littéraire de la chronique, et donc la chronologie – ainsi Rufin, Jérôme, Sulpice Sévère, Orose, et d'autres. Ce fut important pour la transmission de la mémoire de l'Antiquité car, grâce à eux, ces temps anciens ne devinrent pas pour les générations ultérieures un passé aplati, sans repères précis, mais ils demeurèrent, pour ceux qui firent l'effort d'assimiler ces austères chronologies, inscrits dans une durée linéaire, dans une réelle conscience de l'écoulement du temps au cours des siècles antérieurs. La distance chronologique depuis la naissance du Christ est aussi celle qui nous sépare du principat d'Auguste, et notre manière de compter les années depuis le Moyen Âge est donc une mémoire de l'Antiquité romaine.

Claude Lepelley  
Université de Paris X–Nanterre